

Zeitschrift: Bulletin pédagogique : organe de la Société fribourgeoise d'éducation et du Musée pédagogique
Herausgeber: Société fribourgeoise d'éducation
Band: 33 (1904)
Heft: 5

Artikel: L'art d'écrire
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-1038729>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 31.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de Gensan (Wanson), au Nord-Ouest, satisferait mieux les Russes que celui de Vladivostok, situé trop au Nord.

Les Japonais, qui tiennent garnison au sud-est à Fousan, tête de leur télégraphe qui les relie à Séoul, s'inquiètent de ces empiètements de leurs rivaux. Dans son indignation, le peuple japonais tout entier pousse à la guerre contre les usurpateurs ; mais les chances ne sont plus de son côté comme elles l'étaient il y a trois ou quatre ans, alors qu'il aurait pu avec sa flotte tout prête lancer 200 000 hommes aguerris contre le peu de Russes qui se trouvaient dans ces parages ; aujourd'hui que le Transsibérien-Transmanchourien continue à amener des troupes de renfort, la partie n'est plus égale.

On pourrait penser que l'Angleterre devrait aider le Japon, mais le traité d'aillance anglo-japonaise dit expressément que l'un des alliés n'interviendra que pour empêcher l'ingérence d'un second ennemi, lequel, dans le cas présent, pourrait être la France, alliée de la Russie. Mais alors ce serait une conflagration générale, que les puissances, l'Angleterre la première, cherchent à éviter.

Quoi qu'il en soit de cette question politique, l'industrie et le commerce japonais se développent admirablement, et l'on cite comme un phénomène l'accroissement de la ville d'Osaka, située dans une plaine maritime, coupée de canaux et creusant un port magnifique qui est déjà, pour l'importance, le second de l'empire. Osaka jouit de tous les raffinements de la civilisation européenne : service de tramways, gaz et électricité, manufacture de coton et de soie, usines de tous genres, chantiers de constructions navales, etc. ; elle compte, au dire d'un missionnaire catholique, plus d'un million d'habitants, qui s'accroissent d'au moins 60 000 chaque année.

Cet exemple suffira pour marquer la grande place que le peuple japonais, trop prompt peut-être à s'assimiler même les vices de notre civilisation, tiendra à l'avenir dans la lutte internationale des intérêts politiques et commerciaux.

(A suivre.)

F. ALEXIS, M. G.

L'art d'écrire

L'article que nous reproduisons a paru, sous l'initiale T., dans le numéro du 15 février des *Monat-Rosen*, organe de la Société des Etudiants suisses :

L'art d'écrire peut-il s'enseigner ? » telle est la question qu'examinait mardi, 20 janvier, M. F. Brunetière, devant un très nombreux auditoire, réuni dans la Salle de géographie, à Paris.

Question « d'actualité » fait remarquer d'abord l'éminent écrivain ;

une demi-douzaine d'ouvrages, parus dans ces derniers temps, n'ont-ils pas eu la prétention de nous enseigner l'art d'écrire, et même en vingt leçons ? M. F. Brunetière avertit qu'il se montrera peu de l'avis de leurs auteurs.

C'est qu'on est forcé, parlant de l'art d'écrire, d'avouer que la pratique de cet art se distingue de celle de tous les autres. On a vu des écrivains de premier ordre qui, sans avoir rien appris de leur art, et tout de suite, y ont excellé. M^{me} de Sévigné, lorsqu'elle écrivit ses premières lettres, n'avait certainement étudié nulle part l'art d'écrire, non pas même l'art d'écrire des lettres. M^{me} Sand, débarquant de sa province à Paris, donnait de prime abord *Indiana*, un de ses meilleurs ouvrages, et où l'on retrouve l'abondance et la facilité qui ne sont point toutes les qualités de la langue française, mais qui en sont bien quelques-unes.

Et, d'autre part, il s'est rencontré des gens qui avaient étudié leur vie durant l'art d'écrire, et qui l'avaient enseigné aux autres, sans avoir jamais su écrire une page. M. Brunetière parle, sans le nommer, d'un ancien professeur d'éloquence française à la Sorbonne, que des électeurs envoyèrent à la Chambre, ou au Sénat ; le professeur-député prit la parole, et ce fut un émerveillement chez ses collègues qu'un professeur d'éloquence française fût un si pauvre orateur.

Mais qu'est ce donc que bien écrire ?

Bien écrire « pour les journalistes et pour les professeurs » (dit M. Brunetière), c'est écrire correctement, éviter les répétitions, l'incohérence des métaphores, la multiplication des *qui* et des *que*, et rechercher une certaine harmonie.

Or, il arrive que de très grands écrivains ont joui, de leur temps, de la réputation universelle d'écrire fort mal. Polybe et Plutarque, par exemple, dans l'antiquité. Et, de nos jours, Auguste Comte, dont l'influence fut si étendue et sera si durable, comment a-t-il écrit ?

Demandez-le à Taine et à Renan. Et si l'on objecte que Comte, fut un penseur, un philosophe, un savant, et non plus particulièrement un écrivain, M. Brunetière parlera des trois écrivains qui, au dix-septième, au dix-huitième et au dix-neuvième siècle, ont été les plus grands créateurs de la littérature française, Molière, Saint-Simon, Balzac. Molière, dont tant de critiques, depuis son temps jusqu'au temps de M. Edmond Scherer, ont critiqué la façon d'écrire, Saint-Simon qui « écrit à la diable pour la postérité », Balzac dont il suffit de lire quelques pages pour le juger.

Il est clair qu'il faut éviter les répétitions, encore que certaines répétitions de mots ou de tournures, lorsqu'on veut observer la propriété des termes, soient parfois nécessaires, et que cette règle n'ait donc rien de strict. Quant aux métaphores, il serait facile d'écrire un livre sur leur emploi. Ne peut-on observer que des écrivains parmi les plus purs. (M. Brunetière cite ici une ou deux phrases de Renan) sont tombés dans ce péché d'incohérence des métaphores, dont les professeurs de littérature veulent donner l'horreur ? Mais il y a plus, et le conférencier a excité le rire de son auditoire en montrant, par les phrases que Molière a mises dans la bouche de ses *Précieuses* et de Trissotin, combien une métaphore logiquement suivie peut être ridicule. Trissotin *a faim* d'entendre des vers, il va parler, dans la même phrase, de *plat*, de *ragoût* et de *sel*.

« Les journalistes et les professeurs » font de la rareté des *qui* et des *que* une autre règle de ce qu'ils appellent « l'art de bien écrire. » Ils ont bien raison, en une certaine mesure, quoique cependant les formules conjonctives aient été créées sans doute pour qu'on s'en serve

Certes, pour la description, ces formules gênent l'artiste, empâtent le tableau ; mais elles sont bien nécessaires, surtout pour le raisonnement logique. Et soyez certain que l'écrivain de génie, de talent, ou celui qui plus simplement a le don, ne combine point d'après des règles ses phrases courtes et ses phrases longues, mais il écrit tantôt des phrases courtes et tantôt des phrases longues. Reste l'harmonie. Qui ne voit qu'elle est affaire d'appréciation individuelle ? Victor Hugo, jusqu'en 1870, fut déclaré un écorcheur d'oreilles.

Les règles dont vous parlez « les journalistes et les professeurs » — continue M. Brunetière — ne peuvent par conséquent vous servir à enseigner l'art d'écrire. Il faut chercher autre chose, et le conférencier propose la définition suivante :

« Bien écrire, c'est exprimer tout ce qu'on veut dire, c'est n'exprimer que ce qu'on veut dire, et c'est exprimer ce qu'on veut dire de la façon où, dans la circonstance, cela doit être dit. »

A la lumière de cette définition, M. Brunetière examine quelques passages des classiques. Telle strophe de la *Mort du Loup*, d'Alfred de Vigny, est jugée par tous ceux qui l'entendent mal écrite, et c'est parce que le poète n'a pas su y rendre ce qu'il voulait dire : on peut y critiquer presque chaque mot ; et, deux strophes plus loin, c'est un passage admirable, dont aucun mot ne se prête à la critique même la plus malveillante : la pensée du poète s'y lit avec limpidité.

Il faut avouer que les premières lignes de *M^{me} Firmiani* de Balzac sont très mal écrites, et il suffit de les lire à haute voix pour faire sourire ; c'est que Balzac, à chaque ligne, y dépasse sa pensée, étant au-dessus, par déclamation, ou au-dessous, par vulgarité.

Pour achever la démonstration, M. Brunetière a lu un passage de ce morceau classique, La distribution des récompenses du concours agricole, dans *M^{me} Bovary* ; on a applaudi, car ce morceau est parfait, l'auteur ayant su y exprimer sa pensée, sans la dépasser jamais, et en accommodant l'expression au décor, à la circonstance.

Et si la définition que donne de l'art d'écrire M. Brunetière est exacte, on voit qu'il ne peut y avoir qu'une seule réponse à la question qu'il se posait au début, et que l'art d'écrire ne peut pas s'enseigner.

Ou du moins, puisque l'art d'écrire est ainsi ramené à l'art de penser, l'art d'écrire ne peut s'enseigner que dans la mesure où peut s'enseigner l'art de penser. Il ne faut plus recommander simplement la correction, la cohérence des métaphores, la crainte des *qui* et des *que*, et on ne sait quelle harmonie, il faut recommander de penser par soi-même et de songer avant tout à exprimer ce qu'on pense, et rien que ce qu'on pense.

Quant à exprimer sa pensée avec originalité, avec profondeur, quant à avoir du style, et son style, cela ne se peut enseigner.



L'enseignement donné sur les genoux d'une mère ne s'efface jamais de l'âme.

